
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/3 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.3.57553

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

concessions nécessaires et évite la guerre civile. Malgré des flottements au jour le jour, la ligne générale paraît assez cohérente, et somme toute, honorable.

Au cours des années 1850, tandis que le régime constitutionnel s'installe peu à peu, le roi conserve une certaine liberté d'action dans le domaine diplomatique: c'est particulièrement net au moment de la guerre de Crimée, qui le voit tergiverser sans fin entre la solidarité germanique avec l'Autriche, la sympathie pour l'Angleterre protestante, l'amitié éprouvée pour la Russie, le souci de la paix et la crainte de l'isolement – pour finalement ne rien faire, s'attirer les sarcasmes du ›Times‹, mais préserver la paix dans ses Etats. Autre épisode très étonnant, en 1856, le début de mobilisation contre la Suisse, à propos des incidents de Neuchâtel, et des plans de campagne apparemment très sérieux – avant que la raison ne l'emporte. W. B. nous assure qu'il ne faut pas voir là un premier signe de maladie, que le frère (le futur roi) était d'accord, ainsi que les généraux – mais on reste quand même un peu pantois.

Un chapitre intéressant est consacré aux sciences et aux arts. L'auteur rappelle que F. G. IV, conseillé par Humboldt, fut le créateur de la section civile de l'ordre *Pour le mérite* (qui existe toujours), et un partenaire éclairé pour les architectes (Schinkel, Persius), les peintres (Cornelius), les sculpteurs (Rauch réalise en 1850 le monument à Frédéric II de l'avenue Unter den Linden).

Au terme de cette lecture, on garde l'image d'un roi plutôt sympathique, un brave homme un peu farfelu, une sorte de Don Quichotte revu par Biedermaier, impulsif, amical jusqu'à la familiarité (notamment dans ses lettres semées de points d'exclamation), émotif et grandiloquent, excessif en tout, mais foncièrement bon – et un peu ridicule. On a envie de conclure avec Heine: »J'ai un faible pour ce roi. Je crois que nous nous ressemblons un peu. C'est un excellent esprit, il a beaucoup de talent. Moi aussi, je serais un mauvais souverain«.

Michel KERAUTRET, Paris

Frank-Lothar KROLL, Friedrich Wilhelm IV. und das Staatsdenken der deutschen Romantik, Berlin (Colloquium Verlag) 1990, XIV–238 p. (Einzerveröffentlichungen der Historischen Kommission zu Berlin, 72).

Il faut remercier le Professeur Otto Büsch et la Historische Kommission de rendre accessible, grâce à cette publication, une thèse soutenue en 1987 par un jeune historien allemand, et qui se lit avec le plus grand intérêt. L'ouvrage a les qualités et les défauts (surtout les qualités) inhérentes au genre de la »Dissertation«: la présentation en est un peu scolaire, le souci de symétrie poussé parfois jusqu'à la lourdeur; en revanche, les thèmes apparaissent clairement, les idées sont fortes, les démonstrations convaincantes et le plan limpide. L'auteur sait allier une érudition scrupuleuse (en partie fondée sur des archives utilisées ici pour la première fois), une réflexion solide et une expression toujours claire – bref, un ouvrage très agréable à lire.

Frédéric Guillaume IV conserve la réputation d'avoir été »un romantique sur le trône« – la formule, due à David Strauss, remonte à 1847 –, notion vague dont il s'agit ici de préciser le contenu. On découvre qu'elle n'est pas mal fondée, mais doit s'appliquer, plutôt qu'au caractère du souverain, à un corps de doctrine politique et à un ensemble d'images littéraires et esthétiques (ayant elles-mêmes des incidences sur sa vision politique), dont le roi fut nourri dans sa jeunesse, comme ses contemporains, mais auxquels lui resta fidèle par la suite avec une remarquable obstination, alors que l'esprit du temps avait changé. Loin d'être ballotté sans boussole sur le flot des événements, le roi aurait eu un programme politique cohérent, malheureusement impossible à mettre en œuvre lorsqu'il arriva au pouvoir. Telle est l'hypothèse proposée ici, et vérifiée de façon très méthodique.

Les deux premiers chapitres du livre exposent symétriquement d'une part, les idées politiques de certains écrivains romantiques relativement à la Prusse (Novalis, Adam Müller en

particulier), de l'autre les lectures et les rencontres du futur souverain – soulignant l'influence profonde exercée sur son imagination par l'univers médiéval et merveilleux des romans de la Motte-Fouqué.

Les trois autres chapitres confrontent les événements du règne (supposés connus pour l'essentiel) à l'hypothèse de départ, et cela dans trois domaines – la question constitutionnelle, la question allemande, la politique internationale –, qui correspondent en gros à trois séquences chronologiques – 1840/1847, 1848/1850, 1850/1857. La construction est ingénieuse, la démonstration plutôt convaincante, les analyses souvent subtiles. Et pourtant ... Le lecteur entraîné, convaincu par cette belle logique, a tout de même envie de se rebiffer un peu: il pressent qu'une machine aussi parfaite de la raison déductive ne peut pas rendre exactement justice à un tel sujet, il y a trop loin de la rigueur de l'historien aux fantômes de l'imagination »romantique«, la réalité a dû être un peu tordue pour entrer dans le moule. Mais après tout, n'est-ce pas la définition même de la science historique? Cela n'enlève rien, en tout cas, aux mérites d'un livre intelligent et très stimulant.

Michel KERAUTRET, Paris

François ROTH, *La guerre de 1870*, Paris (Fayard) 1990, 774 S.

Mit Recht konstatiert François Roth, der deutsch-französische Krieg von 1870/71 bis 1914 für Franzosen und Deutsche »la guerre par excellence« – sei heute »une guerre oubliée, ou presque«, bei Franzosen wie Deutschen gleichermaßen. Diese »silence relatif« hat ihn veranlaßt, diesem Krieg und seinen Folgewirkungen eine breitangelegte, über 700 Seiten starke Gesamtdarstellung zu widmen.

Entsprechend dem Charakter der Reihe, in der dieses Buch erschienen ist, gibt es keine Anmerkungen mit Belegen und Nachweisen. Doch jeder, der mit Quellen und einschlägiger Literatur vertraut ist, erkennt unschwer, daß Roth – durch seine Studien »La Lorraine annexée, 1870–1918« (1976) und »La Lorraine dans la guerre de 1870« (1984) bereits als Kenner dieses Zeitabschnitts und Problemfeldes profiliert – aus einem immensen Fundus schöpft. Ein Doppeltes zeichnet dieses Werk aus. Roth entwirft in gekonnter Verknüpfung von packender Darstellung und eindringlicher Reflexion ein umfassendes Bild des Kriegsgeschehens in allen seinen Facetten; er schildert die militärischen Vorgänge und die Auseinandersetzungen auf der politischen Bühne, das Leben im besetzten Gebiet und im belagerten Paris, Stimmungen und Erwartungen in beiden kriegführenden Nationen, das Schicksal der Kriegsgefangenen und vieles mehr. Des weiteren jedoch behandelt Roth auch die Nachgeschichte dieses Krieges, so ausführlich, wie das bisher noch nie geschehen ist. Er geht der Frage nach, wie sich Verlauf, Ausgang und Ergebnis des Krieges in der kollektiven Erinnerung der beiden Völker niedergeschlagen haben, was dieser Krieg für das Selbstverständnis von Franzosen und Deutschen und für die Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich in den Jahrzehnten nach 1870 bedeutete.

Im Rahmen einer knappen Besprechung ist es nicht möglich, die Grundlinien der Darstellung im einzelnen nachzuzeichnen, Ergebnisse und Bewertungen ausführlich vorzustellen und zu diskutieren. Es muß mit einigen Hinweisen sein Bewenden haben.

Wie kunstvoll das Werk komponiert ist, wird schon im I. Teil sichtbar, der bis zur Kapitulation von Sedan und dem Sturz Napoleons III. reicht. Roth setzt nämlich nicht mit der Vorgeschichte des Krieges und dem Verlauf der Julikrise ein, sondern er beginnt mit Darlegungen über Mobilmachung, französische Kriegserklärung und Aufmarsch der beiden Armeen. Erst danach erörtert er die Frage »Une guerre acceptée ou subie?«, und im Anschluß an die Schilderung der Kapitulation von Sedan beleuchtet er dann die auf den Krieg zuführende Entwicklung. Wollten die Franzosen den Krieg? Die Antwort Roths lautet: die große Mehrheit der Franzosen war bis zum 15. Juli 1870 nicht kriegerisch gestimmt – aber: